



## les deux mains gauches de Freud à propos des effets du signifiant bisexualité dans le transfert de Freud à Fliess\*

*Dieu se manifeste dans les détails*  
Stephen Jay Gould

Bisexualité.

Voilà un mot qui accompagne la théorie psychanalytique depuis toujours. Une idée qui se voulait à l'origine une théorie. Une idée déjà très prisée quand Fliess la transmet à Freud, dans le cours des années 1890, comme un *schibboleth*, un signe de reconnaissance. Le jour où Freud commencera à mettre en cause son contenu, ce sera le début de la fin entre les deux amis qui passaient jusque-là des jours entiers, loin de chez eux et de leurs familles pour des « congrès » intimes à deux où ils rêvaient à voix hautes, intarissables, la psychanalyse à venir.

Ce terme de bisexualité devint une pomme de discorde dès les années 1897-1898, croquée par nos deux hommes et dont un pépin, on le sait, restera en travers de la gorge de Fliess. Freud passera à autre chose, mais incapable de se débarrasser de ce qu'il avait cru être un concept, le signifiant bisexualité deviendra la cicatrice d'un transfert « dévarié ». De ce fait, cette expression restera toujours un peu énigmatique dans l'usage qu'en fera Freud. Et en effet elle peut sembler contredire à son idée majeure : une seule libido.

Comment introduire l'idée de bisexualité ?

On peut formuler les choses comme ça : « Comment la psychanalyse qui fait de la sexualité le moteur de l'action des humains au travers de l'idée centrale d'une seule libido dans l'inconscient, « libido d'essence mâle » pour reprendre les mots de Freud, comment donc la psychanalyse peut-elle rendre compte de la différence des sexes ? »

Tout le monde sait que cette question revient continuellement depuis l'origine de la psychanalyse. Question centrale pour Freud qui ne l'a jamais remise en cause. Au départ c'est à l'idée de bisexualité que l'on doit d'avoir mobilisé la question du rôle de la sexualité. Une des raisons qui lui valut tant de succès c'est qu'à la fois elle rendait compte des découvertes en embryologie et en anatomie et que d'autre part elle permettait d'aborder le problème posé par l'homosexualité de façon scientifique.

C'est l'histoire de cette notion de bisexualité et de ses avatars dont je vais essayer de tirer quelques fils. J'envisagerai cette histoire sous l'angle suivant : le terme de bisexualité affirme l'existence des caractères propres à chaque sexe réunis chez un même individu. Elle comprend l'idée que le caractère féminin associé au caractère masculin constitue un couple à part entière. Je chercherai à montrer comment cette idée, fascinante par l'illusion qu'elle crée d'une parfaite symétrie entre les sexes, va conduire Freud à élaborer une théorie différente et presque bancal autour de l'idée d'une dissymétrie du masculin et du féminin.

L'idée n'est pas neuve, comme le rappelle Pierre Fédida qui a consacré un article à cette question sous le titre « Dissymétrie dans la psychanalyse », en 1974, dans un numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* consacré à : Bisexualité et différence des sexes. Fédida s'est intéressé au rapprochement que Hiess a fait entre bisexualité et bilatéralité. Il explique que cette question est au cœur de la rupture entre Fliess et Freud, et que l'élaboration « d'une théorie de la sexualité (par Freud) implique une dénaturalisation de l'idée de bisexualité qui, en un certain moment, a joué inconsciemment un rôle promoteur majeur ». Pour y voir un peu clair il faut se replonger dans ce moment princeps de la psychanalyse grâce aux lettres que les deux hommes ont échangées. Je vais y revenir. Plutôt que de parler de la bisexualité comme d'une sorte de concept, Serge André propose dans *Que veut une femme ?* de la considérer comme un signifiant, « signifiant originel » pour lui.

Freud a compris que dans le champ que recouvre le couple masculin féminin et l'idée de la bisexualité, on devait considérer plusieurs choses. Il l'écrit dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* dans une note ajoutée en 1915 à la troisième partie du livre consacrée aux transformations de la puberté.

Freud propose trois « significations » différentes aux concepts de masculin et de féminin :

- 1° - l'équivalent d'activité ou passivité,
- 2° - le sens biologique,
- 3° - le sens sociologique.

Pour Freud « la pulsion est toujours active, même quand son but est passif [...] L'élément actif et ses manifestations secondaires, [...] sont d'ordinaire liés à l'élément masculin pris dans le sens biologique mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi [...] Quant au sens sociologique [...] les observations que nous faisons tous les jours [...] nous prouvent que ni du point de vue biologique ni du point de vue psychologique, les caractères d'un des sexes chez un individu n'excluent ceux de l'autre ». Freud fait le constat que ces significations ne peuvent pas vraiment relever d'un concept unique. Il doit « faire » avec les contraintes inhérentes au principe d'une seule libido. Cette trilogie est peut-être l'ébauche de celle que Lacan élaborera plus tard : symbolique, réel, imaginaire. La pratique de l'analyse nous permet de reconnaître, dans l'entremêlement des trois champs qu'il délimite, la nécessité pour Freud de séparer les différentes significations portées par le couple masculin féminin. Ce signifiant bisexualité n'en reste pas moins chargé pour Freud d'un poids tel qu'il ne pourra s'en débarrasser. On le retrouve tout au long de son travail : dans les *Trois essais* déjà cités, dans *Un enfant est battu*, dans les *Nouvelles conférences*, dans *Analyse finie et infinie*... Pour mémoire on peut constater qu'en France avec Lacan, ce mot a disparu des concepts analytiques opérants. Seul le langage courant nous offre aujourd'hui des variantes comme bisexuel ou bi. Mais ces expressions ne parlent que de la possibilité pour un individu d'avoir des relations sexuelles avec les deux sexes.

*L'Apport freudien*, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse, par exemple, qui expose les principaux concepts freudiens et la poursuite de leurs développements par Lacan au travers de son retour à Freud, n'inscrit pas le terme dans son index<sup>1</sup>.

L'édition des lettres de Freud à Hiess permet de préciser que le cœur de leur débat sur cette question de la bisexualité, et la source de leur différend, se trouvait dans des lettres datées entre décembre 1897 et janvier 1898. Ces lettres ne résument pas, évidemment, l'élaboration théorique de Freud à cette époque, mais elles donnent une bonne idée des questions qu'il se posait dans ces commencements de la psychanalyse. Pour fixer un cadre à cette période, il faut préciser où en était Freud de son élaboration. A la mi-novembre 1897 il dit avoir commencé son auto-analyse.

Par ailleurs, il a publié deux ans avant les *Études sur l'hystérie* avec Breuer. A la même époque, il a rédigé *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* qui ne sera pas publiée mais qu'il a donné à lire à Fliess et qu'il a rédigée dans le cours d'un de leurs « congrès ». Enfin il est en

pleine rédaction de *L'Interprétation des rêves*, et celle-ci est l'occasion de préciser ses idées concernant l'inconscient, les représentations, la condensation et le déplacement, la description de l'appareil psychique... Elle sera publiée deux ans plus tard.

*La Naissance de la psychanalyse* est le titre qui a été donné en français à l'édition de ces lettres. Il traduit l'expression allemande *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, qui est le titre d'un ouvrage paru à Londres en 1950 et qui rassemblait les lettres que Freud a écrit à Fliess entre 1887 et 1902, cinq ans durant. *Aus den Anfängen*... peut se traduire par *Des débuts*... Y introduire la naissance nous conduit immédiatement devant le berceau de l'enfant qui vient de naître, prêt à féliciter le père et la mère. Nous sommes déjà, avant d'ouvrir le livre, introduits à la dimension transférentielle de la relation entre Wilhelm et Sigmund puisque très vite, au fil de leur correspondance, c'est par leur prénom qu'ils s'appellent. On doit garder en mémoire que nous n'avons que les lettres de Freud, celles de Fliess ayant été perdues, et nous sommes un peu dans la situation de quelqu'un qui n'aurait pour comprendre après coup une partie d'échec que les coups d'un seul joueur. D'autre part, et nos éditeurs l'annoncent clairement, toutes les lettres ne sont pas publiées, un peu plus de la moitié seulement, et certaines publiées sont abrégées... cela au nom de « la discrétion médicale ou personnelle ». Freud dans sa lettre du 22 Décembre 1897 sur laquelle je vais revenir conclut par cette observation : « As-tu jamais eu l'occasion de voir un journal étranger censuré par les Russes au passage de la frontière ? » Des mots, des phrases, des paragraphes entiers sont caviardés, de telle sorte que le reste devient inintelligible. C'est une sorte de « censure russe » qui apparaît dans les psychoses et qui donne lieu à des délires en apparence dénués de sens. Freud ne savait pas encore que Fliess avait à faire avec la psychose et que la psychanalyse serait marquée pour longtemps par le secret jalousement gardé d'un certain nombre de faits et d'écrits. Cette rétention sera essentiellement la volonté d'Anna Freud dont Sylvie Sesé-Léger dit qu'elle accomplit « son destin de vestale » dans un article intitulé « Le pas du féminin ». Il faut ajouter à la décharge d'Anna que ce mouvement de rétention fut induit par son père - il en sera question plus loin - qui, c'en est une illustration, déchira lui-même les lettres de Fliess.

Freud va s'appuyer sur Hiess comme sur quelqu'un qui sait, ce qui va le mettre dans une position d'élève par rapport à un maître, caractéristique d'une position hystérique. Dans ce qui va suivre j'ai choisi d'utiliser suivant les cas les termes d'hystérique, de féminin, de passif, voire d'homosexuel : non pas que ces termes puissent être interchangeable, mais ils peuvent se recouper. Il faut avoir en tête ce qui se passe dans une analyse pour l'analysant. C'est grâce au transfert à l'analyste, moteur de la mobilisation des affects, que l'analysant peut découvrir les effets de l'inconscient dont il est le producteur aveugle et sourd. Il pourra alors faire une lecture autre du discours qu'il tenait. Cette découverte peut provoquer chez certains le désir d'en apprendre plus, suivant la place que leur histoire leur a fait occuper, et celui de devenir analyste. C'est ce qui est arrivé à Freud grâce à Fliess. Fliess quant à lui ne pourra rien faire à partir de sa position dans le transfert car il ne semble pas y avoir eu accès. Il ne fera d'ailleurs rien de ce que Freud lui propose alors, restant figé sur sa théorie des rythmes biologiques liés au nez et au sexe dont il ne décollera jamais. Rythmes dont il se proposera de faire la clef de tout ce qui détermine la vie de chaque être vivant... dans une théorie qui met au grand jour son délire comme le montrera l'avenir.

En effet, la question de la bisexualité restera encore longtemps à la fois le pivot de la relation des deux hommes en même temps que le fossé qui les sépare inéluctablement. C'est elle qui cristallise la problématique de chacun d'eux. Freud dans une lettre plus tardive que celles dont je vais parler (lettre n° 145 du 7-8-01) écrit à Fliess : « Et maintenant passons à la question principale ! Pour autant que j'en puisse préjuger mon prochain travail s'appellera : De la Bisexualité humaine. [...] Il me faudra six mois environ pour rassembler mes matériaux [...] Il faudra que j'aie avec toi un long et sérieux entretien.

L'idée elle-même vient de toi. Tu te rappelles ce que je t'ai dit, il y a des années [ ... ] : « La solution réside dans la sexualité » et plusieurs années après, tu as modifié cette opinion en disant : « dans la bisexualité » et je vois que tu avais raison. [ ... ] peut-être mon honnêteté me forcera-t-elle à te prier de signer avec moi ce travail ». L'affaire tourna au vinaigre après de multiples péripéties. La paranoïa de Fliess se cristallisa autour du thème délirant qu'il était propriétaire de l'idée de bisexualité. Il accusa Freud de plagiat... Serge André évoque l'affaire en détail dans son ouvrage déjà cité et mentionne une lettre de Freud à Abraham de 1911. Ce dernier avait été séduit par Fliess qu'il venait de rencontrer mais Freud lui oppose : « N'oubliez pas que nous avons tous deux appris sur lui à comprendre le mystère de la paranoïa. » (Les phrases soulignées dans le texte le sont par l'auteur).

Il faut revenir quelques années auparavant. Concernant la bisexualité, comme nous venons de le constater, c'est Fliess qui convainc Freud de sa pertinence. Ils s'entendent sur l'idée que les deux sexes sont liés dans un rapport de symétrie : chacun contient l'autre au titre du refoulé. Cette façon de voir est progressivement abandonnée par Freud, mais Fliess y tient et propose à Freud d'associer à l'idée de bisexualité celle de bilatéralité dans le corps. Cette idée est tenace puisque aujourd'hui encore il existe des tenants d'un cerveau gauche féminin et droit masculin. Freud refuse cette idée de bilatéralité organique des sexes, s'en tenant à celle de bisexualité psychique. Ce débat prend toute son ampleur après que les deux amis se sont retrouvés à Breslau pour un de leurs « congrès ». Fliess toujours désireux de convaincre son correspondant lui propose de s'intéresser à la question des gauchers.

C'est à propos de cette histoire de gauchers que Freud semble faire un pas décisif, un pas de côté ! Et ce qui semble en être la cause c'est que lui, Freud, est ce qu'on appelle un gaucher contrarié. Au point que « dans mes jeunes années » écrit-il, « je possédais deux mains gauches ». C'est comme si Freud refusait l'idée d'une bilatéralité symétrique, et en même temps, parce qu'il juge nécessaire l'existence d'une dimension spatiale pour l'appareil psychique, gardait le principe d'une bilatéralité mais dissymétrique cette fois. Imaginons un espace dans lequel il y aurait deux côtés, mais deux côtés gauches. C'est ce que Freud se propose de décrire, en quelque sorte, avec son idée de deux sexes mais d'une seule libido : un espace dissymétrique. Cet espace dissymétrique de la bisexualité, le ruban inventé par Möbius 50 ans auparavant, avec ses deux faces pour un seul côté et un seul bord, peut en donner une certaine idée.<sup>2</sup>

D'autre part Freud va être conduit à déduire l'existence d'une dimension, d'un espace original du fait de la découverte de processus psychiques particuliers comme la censure ou la représentation.

Si la censure le conduit au texte écrit et au savoir insu qui caractérisent le « contenu contenant » de l'inconscient, la représentation, la *Vorstellung* allemande, évoque elle, le théâtre, le spectacle, à la fois fiction et scène. « Partout en nous comme au-dehors peut toujours s'ouvrir la scène où ce qui est, est toujours autre » écrit Octave Mannoni dans l'introduction de *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène*. Dans ce qui n'est encore qu'un projet non formulé, projet de définir la réalité psychique dans sa dimension spatiale, le féminin a sa part. Le féminin, Freud en connaît quelque chose étant donné son positionnement transférentiel à Fliess.

Je vous propose de relire trois lettres successives de l'époque que j'évoquais plus haut datées de fin 97 début 98.

Extraits de la lettre n° 79 du 22-12-97 :

« Me revoici de bonne humeur et impatient de me trouver à Breslau, c'est-à-dire de te revoir et d'écouter tout ce que tu auras de beau à m'apprendre sur la vie et sur la façon dont elle relève de la marche du monde. Cette question m'a toujours intéressé mais, jusqu'à présent, je n'ai jamais trouvé une personne qui fût capable de me donner une réponse. S'il se trouve maintenant deux êtres, l'un pouvant

dire ce qu'est la vie et l'autre révéler (approximativement) ce qu'est l'esprit, comment ne pas trouver juste qu'ils aient souvent l'occasion de se rencontrer et de discuter.

« En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il se confirme que c'est par la représentation verbale et non par le concept lié à cette dernière que le refoulé fait irruption [...] C'est pour cette raison que, dans les cas d'idées obsédantes, les choses les plus disparates se trouvent unies sous un vocable à significations multiples. Ces mots à plusieurs sens permettent pour ainsi dire à la poussée irruptive de faire d'une pierre deux coups, comme le montre l'exemple suivant : une jeune fille, élève de l'école de couture, va bientôt terminer son apprentissage. Une idée obsédante la poursuit : il faut qu'elle continue, qu'elle en fasse davantage, elle n'a pas fini, elle doit apprendre tout ce qu'il est possible de savoir. A l'arrière plan de ces obsessions se dissimule un souvenir d'enfance : assise sur son pot de chambre, elle ne veut pas y rester tout en se répétant de la même façon qu'il fallait qu'elle restât, qu'elle fit davantage, qu'elle n'avait pas fini. Le mot faire permet de raccorder la situation présente à la situation infantile.

« Une observation plus poussée permet de y retrouver le contenu (conscient) suivant : « Il faut en apprendre davantage ». Ce qui deviendra ultérieurement l'idée fixe, obsédante, dérive de cette interprétation erronée due au conscient [...] Tout cela n'est pas entièrement arbitraire. »

L'humour un peu grinçant de Freud. Son attente à l'égard de Fliess. Et son ambition à peine voilée par cet « approximativement » ( je le souligne parce qu'il me paraît renvoyer à la gaucherie dont Freud aime à se caractériser) exprime le climat de leur relation. Afin de révéler à Fliess ce qu'est l'esprit, Freud lui en dit quelque chose à propos de cette représentation verbale dont il met à jour la mécanique, celle du rébus. Malheureusement son exemple n'est pas complètement convaincant. Faire renvoie dans ses exemples à des acceptions métonymiques. Tout ce qui concerne la jeune fille et sa volonté d'en « faire » davantage parce qu'elle n'a pas « fini », puis un cran plus loin cette injonction d'« en apprendre davantage », disent bien ce que Freud pense de son travail à lui. Il ajoute d'ailleurs, que « tout cela n'est pas entièrement arbitraire... ». Freud parle par la bouche de cette jeune fille dans son transfert à Fliess, qui est transfert au savoir.

Extraits de la lettre n° 80 datée du 29-12-97 ( Freud est à peine rentré de Breslau ) :

« M.E. [...] que tu connais, a été victime à l'âge de 10 ans, d'un accès d'anxiété au moment où il essayait d'attraper un coléoptère noir [Käfer] qui ne se laissait pas faire. La signification de cet accès demeurerait jusqu'ici obscure. En traitant du chapitre « perplexité », il me rapporte une conversation entre sa grand-mère et sa tante. Elles parlaient du mariage de sa maman... E. interrompt tout à coup son récit pour me reparler du coléoptère Käfer dont il avait, depuis des mois cessé de faire mention et ensuite des coccinelles [en allemand Marienkäfer, la mère du malade s'appelait Marie]. Il éclate de rire... La séance est ici interrompue et au début de la séance suivante il raconte qu'il s'est rappelé la signification du « Käfer ».

« C'était que faire ? « Perplexité »...

« Tu n'ignores sans doute pas que l'on peut chez nous qualifier une femme de « gentil Käfer ». Sa bonne, objet de ses premières amours, était Française et il apprit le français avant l'allemand...

« Ce que je voudrais maintenant, c'est trouver assez de matériaux pour pouvoir pousser jusqu'au bout l'étude de la théorie des gauchers. Je possède déjà pour cela l'aiguille et le fil. La question qui se rattache à cette théorie est la seule depuis longtemps à propos de laquelle nos idées et nos tendances divergent. »

On retrouve ici le Freud génial et si souvent pastiché. D'une part il met vraiment en pratique ce qu'il décrivait dans la lettre précédente concernant la différence entre la représentation verbale et le concept. Le passage du « Käfer » allemand au « Que faire ? » français

est lumineux. À ce point se trouve la nécessité, évoquée plus haut, de trouver le chemin « obscur » qui conduit de l'un à l'autre. D'autre part on voit comment ce chemin d'un signifiant à un autre, passe ici pour Freud par ceux qui désignent le monde des femmes de la famille : grand-mère, tante, maman, mère... A deux reprises Freud fait part de sa « perplexité ». « Que faire ? », en effet de cette histoire ? Il débouche alors sur la question plus générale des premières amours de l'homme : le « gentil Käfer » qu'a été la bonne française renvoie aux relations entre les sexes.

A la fin de la lettre, Freud, plein d'entrain, se propose de pousser jusqu'au bout la théorie des gauchers. Il a l'aiguille et le fil. Lui manquent les matériaux. Ce constat renvoie au travail dans lequel il est plongé : trouver du matériel pour l'*Interprétation des rêves*. Mais ce manque de matériaux renvoie aussi au manque tout court, caractéristique de ce que produit le transfert chez l'hystérique. Cette expression, l'aiguille et le fil, attire l'attention, peut-être parce qu'elle renvoie à une activité plutôt féminine. Mais aussi parce qu'elle précède ce que dit Freud dans la lettre suivante de ses « deux mains gauches » et de sa mauvaise latérisation : c'est un sérieux barrage pour les activités manuelles comme la couture. Comment ne pas rapprocher cet élève, qui, aiguille et fil en main, attend les matériaux pour en apprendre davantage sur les gauchers, de cette jeune fille élève de l'école de couture ?

Pour terminer avec ces lettres, voici celle qui suit immédiatement les deux précédemment citées, et qui à mon avis montre le point de bascule de la relation transférentielle, mais aussi du renoncement de Freud à la bisexualité-bilatéralité de Fliess que le premier qualifiait de « bi-bi »<sup>3</sup> pour se moquer. C'est l'ouverture à un espace dissymétrique qui vient rompre la symétrie masculin féminin ou celle du « bi-bi ». Espace qui reste à décrire dans lequel la gauche n'équivaut pas à la droite.

Extraits de la lettre n° 81 du 4-1-98 :

Cette lettre est articulée en 3 temps :

1° temps : Ton idée de bisexualité... c'est la mienne !

« Mon cher Wilhelm,

Le fait que tu prennes tant à cœur mon refus d'accepter ton interprétation touchant les gauchers m'intéresse fort. Je vais essayer d'être objectif tout en sachant combien c'est difficile.

« Voici comment je me représente les choses : j'ai adopté d'emblée ta conception de la bisexualité et je la considère comme la plus importante, depuis celle de la défense, au point de vue de mes travaux. Si étant moi-même un peu névrosé, des motifs personnels me poussaient à éprouver quelque aversion, cette aversion serait justement dirigée contre l'idée de bisexualité, à laquelle nous imputons les tendances au refoulement. »

Freud est « intéressé » par le dépit de Fliess, et il lui annonce les raisons du refus de son idée de « bi-bi ». En même temps il fait de la notion de bisexualité le second pilier de « [s]es travaux ». Il manifeste clairement son ambivalence dont l'expression restera marquée dans son œuvre. Ambivalence encore en ce qui concerne l'aversion pour cette notion, qu'il éprouverait s'il était « un peu névrosé ». Difficile de ne pas y voir une défense contre ce transfert homosexuel, féminin... Freud n'est décidément pas très à l'aise.

2° temps : ... je ne veux pas de ta bisexualité-bilatéralité...

« Je ne m'élève, je crois, que contre ton identification de la bisexualité à la bilatéralité. Si au début, je n'ai pas pris position contre cette idée, c'est que le sujet m'était encore étranger. Pendant le second après-midi que nous avons passé à Breslau, je ne me sentais pas tout à fait en forme... sans quoi j'aurais sans doute exprimé les doutes qui m'assaillaient ou plutôt je t'aurais repris en t'entendant dire que cha-

cune des deux moitiés contenait probablement les deux sortes d'organes sexuels. Que devient donc la féminité dans la moitié gauche de l'homme si cette dernière contient un testicule (ainsi que les organes sexuels moins virils correspondants), tout à fait comme la partie droite elle-même ? Ton postulat suivant lequel, pour obtenir quelque résultat, le masculin et le féminin doivent se réunir, se trouve déjà réalisé dans une seule moitié ! »

Freud se justifie de n'avoir pu dire à Fliess ce qu'il pensait de son idée de « bi-bi » à Breslau. Il prétexte la fatigue d'une façon très « féminine ». Puis il démonte brillamment en deux temps trois mouvements la possibilité même d'une bisexualité bilatérale organique avec des arguments d'une logique imparable.

3° temps : ... mais de la mienne qui nécessite d'avoir deux mains gauches !

« L'idée m'est également venue que tu me considères comme un gaucher partiel. Si tel est le cas, dis le moi, cette idée n'a rien qui me blesse. Tu me connais assez bien et depuis assez longtemps pour ne t'en prendre qu'à toi-même s'il te reste encore des choses intimes à apprendre sur moi. Je ne me rends pas compte d'une prédominance de la gauche, maintenant ou jadis, dans mon enfance. Je dirais plutôt que dans mes jeunes années, je possédais deux mains gauches... Il est possible que mon misérable pouvoir de détermination de l'espace vienne de là, d'où l'impossibilité où je me suis trouvé d'étudier la géométrie ou les sciences apparentées à la géométrie.

« Telle est ma façon de voir. Mais je sais fort bien que les choses peuvent être différentes et que si ta façon d'interpréter la particularité des gauchers me déplaît, cela peut être dû à des motifs inconscients. Si ces motifs sont hystériques, ils n'ont évidemment rien à voir avec le sujet dont nous discutons, mais seulement avec le mot qu'il désigne. Peut-être ai-je pu commettre quelque chose que l'on ne peut faire qu'avec la gauche ? L'explication viendra un jour, Dieu sait quand... »

A peine anéantie l'idée de bilatéralité anatomique associée à la bisexualité, voilà que Freud reprend le même thème mais personnalisé cette fois. Et voilà ! tu as raison de me prendre pour « un gaucher partiel », comme si tu ne pouvais pas le savoir, toi à qui j'ai livré mon intimité ! Toujours la femme ! Et il lui raconte l'histoire des « deux mains gauches », de ses problèmes de latéralisation, son « misérable pouvoir de détermination de l'espace » d'où son « impossibilité à étudier la géométrie... » On pourrait faire de multiples digressions sur ces différents thèmes. Juste un mot. Tout le monde sait que la gauche a toujours posé problème. L'ancien *senestre* français, dérive du *sinistra* latin. Quand ça vient de gauche, ce n'est pas bon. Les dieux sont à droite, leurs actions sont droites et elles vont droit au but. Ce qui vient de gauche est de travers, gauchi, ça prend des voies détournées, c'est le domaine du Mal et du même coup de la femme. L'histoire douloureuse des gauchers est faite de tout ça.

Enfin Freud suggère que tout ça n'est peut-être que de l'hystérie. Ça n'aurait alors à voir qu'avec le mot qui le désigne, c'est-à-dire le signifiant gaucher, à moins que ce ne soit le signifiant bisexualité ? On retrouve là une idée développée par Serge André dans son livre déjà cité. Il écrit : « Ce terme, bisexualité, désigne donc en réalité une stricte monosexualité de départ, et la question de la bisexualité se trouve dès lors localisée du côté des femmes – pour être femme avec une libido mâle, comment font-elles ? » Autant dire qu'ici féminin, gaucher, et bisexualité parlent de la même chose. « Telle est ma façon de voir », affirme Freud. A la fin, Freud se demande s'il aurait pu commettre quelque chose que l'on ne fait « qu'avec la gauche ». A chacun d'imaginer... La psychanalyse reprend à son compte l'idée de la faute originelle.

Freud se plaint de ses faibles capacités à représenter l'espace. Pourtant, il a un goût certain pour le représenter dans sa tentative de formaliser l'appareil psychique comme il le montre dans *l'Esquisse* puis dans *l'Interprétation des rêves*. Dans une lettre, un mois plus tard, il le

confirme quand il écrit, en référence à son maître Fechner, que : « le processus onirique se joue sur un terrain psychique différent. Je vais dessiner grossièrement la première carte de ce terrain. » Ce « grossièrement » fait écho à l'« approximativement » souligné plus haut. Freud cultive effectivement son hystérie de gaucher. Est-ce là la raison qui le conduit à abandonner la tentative de représenter la géométrie de la Psyche ? Dans la préface de *l'Esquisse*, Ernst Kris cite Freud qui constate en 1915 dans sa *Métapsychologie* que « tous les efforts consistant à représenter les idées comme emmagasinées dans les cellules nerveuses ont totalement échoué. » C'est pourtant peu après qu'il va élaborer sa seconde topique si prometteuse. Il semble que Freud renonce là à quelque chose qui l'empêche de se débarrasser de cette histoire de bisexualité. Serge André écrit que ce terme « supporte un reste, absurde et inéliminable, de son transfert à Fliess. » Son livre *Que veut une femme ?* reprend l'expression de Freud : *Was will das Weib ?* Sauf que, suivant Lacan, il ne la considère plus comme La femme mais comme une femme. Ce *Que veut La femme ?* de Freud, fait écho à ce qu'il appelle le « continent noir » ou « l'énigme de la féminité ». Cette dernière expression apparaît dans la XXXIII<sup>ème</sup> des *Nouvelles conférences*, écrite en 1932, et consacrée à la féminité. Il entame son discours par ce constat : « De tout temps les hommes se sont creusés la tête sur l'énigme de la féminité. ». Après avoir considéré « que ce qui fait le caractère de la masculinité ou de la féminité est un caractère inconnu que l'anatomie ne peut saisir », Freud se demande si la psychologie, elle, le peut. Puis deux pages plus loin après avoir passé en revue le peu d'intérêt à identifier la passivité avec le féminin et démontré que si le masochisme est authentiquement féminin, que dire d'autre du masochisme chez les hommes sinon qu'ils « montrent des traits féminins très marqués », il poursuit : « Vous êtes maintenant préparés à admettre que la psychologie ne résoudra pas non plus l'énigme de la féminité ». Dans le cours de sa conférence, il tente de préciser ce qu'il en est de cette énigme : « Une part de ce que nous, hommes, appelons l'énigme de la femme dérive peut-être de cette expression de la bisexualité dans la vie féminine ». Mais il ne peut aller au-delà du principe qu'« il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine ». Et que : « Nous ne pouvons pas lui donner [...] de sexe... » Là est le noyau de ce que Fédida désigne comme dissymétrie dans la psychanalyse et dont je vous ai proposé l'espace pour « deux mains gauches » comme alternative à la bilatéralité « droite gauche », « masculin féminin ».

Ce terme de dissymétrie se retrouve aussi sous la plume de Serge André qui oppose l'idée fliessienne : « Les deux sexes sont liés par un rapport de symétrie : chacun contient l'autre au titre du refoulé », à celle de Freud qui substitue à cette symétrie « la notion d'une essentielle dissymétrie entre les destins du garçon et de la fille ». Il s'agit pour l'auteur de montrer comment, dans un article comme *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, Freud envisage la façon dont le garçon et la fille se situent et évoluent différemment au regard de l'identité de départ clitoris-pénis (quelqu'un a fait remarquer que, au regard de l'embryologie, c'était plutôt le pénis qui était un grand clitoris). Un peu plus loin Serge André insiste sur le fait que « la conception de la bisexualité chez Freud, pour vague qu'elle soit, se situe à l'inverse d'une harmonie bisexuelle. La bisexualité n'est jamais posée comme l'indice d'une totalité possible de l'individu mais au contraire comme le facteur d'un désaccord fondamental [...] Si l'on veut parler d'une bisexualité psychique, c'est dans le sens d'une division irrémédiable dont l'hystérique [...] témoigne... ».

Reprenons. Il y a d'une part le terrain onirique. Ce monde des rêves qui nous ramène à la très ancienne histoire d'un autre monde. Cette Autre Scène de l'autre côté du miroir des apparences. Mais comment nous est-elle donnée à voir ? Il n'y a pas de représentation sans un appareil qui ouvre la porte magique : les rideaux rouges, l'obscurité. C'est cet appareil, machine à produire du symbolique, qui fait que je peux prendre Laurence Olivier pour Hamlet, Gérard Depardieu

pour Cyrano.

Voilà ce que disait Serge Leclaire, à l'occasion d'une série de conférences au Brésil en 1978, à propos de la différence des sexes : « Le problème qui se pose au psychanalyste, à partir du moment où il s'intéresse au système des représentations inconscientes, au système des signifiants comme dirait Lacan, c'est que dans ce système il y a autre chose - j'insiste sur l'expression « autre chose » - que des représentations [...] le concept psychanalytique de phallus est le seul qui nous ouvre la porte vers ce monde de « l'autre chose ». Ce n'est pas en lui-même « l'autre chose », c'est la porte très connue et en même temps très secrète qui peut nous permettre de voir ou d'entendre autrement qu'avec nos yeux ou nos oreilles ce qu'il en est de « l'autre chose » [...] Il me semble que la question du sexe, de la différence entre l'homme et la femme, ne peut se penser que comme une différence de rapport avec cette porte très connue et très secrète. »

Ce concept psychanalytique de phallus vient dans la suite de cette idée freudienne d'un seul sexe qui n'aurait pas de sexe. Le phallus opère cette dissymétrie évoquée plus haut. Le phallus n'est pas le pénis, mais sans pénis il ne pourrait y avoir de phallus. Pour Leclaire « le pénis est une représentation possible du phallus ». Lacan, lui, insiste sur la référence au simulacre objet de culte des Anciens. C'est par rapport au phallus que ce qu'il appelle les formules de la sexuation prennent sens, c'est sa façon de se débarrasser du signifiant bisexualité, pour introduire l'idée d'une jouissance autre, cette jouissance féminine qu'il tentait de serrer de près dans son séminaire *Encore* en 1972-1973. Ce n'est pas si simple et Lacan n'en revient pas moins à ce qu'il appelle « la part homme » et « la part femme ». Mais il fait avant tout du phallus un signifiant particulier. Signifiant occupant la place de ce qui permet de faire de la différence. *L'Apport freudien* rapporte à l'article Phallus ce qu'il disait dans « les entretiens de Sainte Anne sur le savoir du psychanalyste » à la même époque : « le phallus c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie, il n'y a qu'une seule *Bedeutung*, c'est le phallus. »

Si la question de la bisexualité reste un point de butée pour Freud en ce qui concerne le féminin, elle constitue quand même un nouveau point de départ pour établir une théorie de l'inconscient qui tienne compte de ses caractères particuliers, qui sont qu'il est un insu, qu'il ne connaît pas le temps, qu'il ignore la négation... Peut-on penser un espace sans temps ? Et un espace orienté qui n'a qu'un seul côté positif ? Pas évident... C'est pour cette raison que Lacan a eu besoin de la logique et de la topologie, puis de la théorie des nœuds pour avancer sur ces questions.

A ces dividendes de la bisexualité vient s'en ajouter un autre, que Fédida relève comme tel dans son article. Il s'agit du dispositif constitué par les places dissymétriques qu'occupent le divan et le fauteuil dans la cure. Dispositif qui se donne pour but de rendre possible à l'analysant l'accès aux effets de l'inconscient dans son discours. Dispositif qui se donne également pour but d'éliminer autant que faire se peut les effets imaginaires du face à face, au profit de ceux symboligènes d'un espace dissymétrique pouvant ouvrir à la question de la signification. Voilà ce qu'en disait Freud en 1904 parlant de l'analyste avec ses patients, cité par Elisabeth Roudinesco et Michel Plon dans leur *Dictionnaire de la Psychanalyse* à l'article Psychanalyse : « il les fait s'étendre commodément sur un divan, tandis que lui-même soustrait à leur regard s'assied derrière eux. Il ne leur demande pas de fermer les yeux... [leur épargnant tout ce qui pourrait] détourner [leur] attention de [leur] propre activité psychique ». Pierre Fédida écrit dans l'article plus haut cité : « La dissymétrie introduite par Freud est celle qui confère à l'écoute le pouvoir d'entendre l'inouï, fût-il le visible. Cette dissymétrie – un divan et un fauteuil – est la condition même pour que la cure accueille le jeu des illusions bisexuelles... » Noter l'importance de la vue et du regard qui doivent être détournés vers autre chose.

Je viens de rendre compte des dividendes. Pour continuer à filer la métaphore de la division, mais elle n'est pas déplacée quand il

s'agit d'évoquer ce moment historique où Freud affronte la division du sujet, j'y ajouterai un reste. Un autre reste que celui de Serge André cité plus haut. J'ai insisté sur la nature féminine, passive, de la position de Freud dans son transfert à Fliess. Seulement Fliess n'était pas analyste et ne pouvait pas permettre à Freud d'analyser le transfert en question. Et quel que soit le génie de Freud, il ne pouvait qu'être embarrassé par ce qu'il avait de féminin. Car non seulement Fliess n'était pas analyste, mais il élaborait dans le même temps une théorie délirante, comme l'énonce très bien Serge André : « toute cette construction s'appuie sur la forclusion de l'instance paternelle : tout est tributaire de la mère avec qui l'enfant entretient sa vie entière durant une relation de résonance harmonique naturelle que rien ne peut troubler. » Le reste en question est là : c'est que Freud ne pourra pas sortir d'une certaine problématique de la relation du père à la fille. Et cela aura des effets sur sa façon de pouvoir penser le féminin. Mais ce reste a aussi pesé sur sa vie personnelle et particulièrement dans sa relation à sa fille Anna. Sylvie Sésé-Léger dans *Le pas du féminin* cité plus haut met en évidence les pratiques incestuelles, comme on dirait aujourd'hui, du père qui refuse à sa fille de se lier avec les hommes qui lui plaisent et à qui elle plaît, comme Jones ; qui interdit à sa fille de réaliser le choix d'études qu'elle a fait en voulant devenir institutrice... Et qui s'entête de l'idée délirante de l'analyser. Là le transfert à Fliess a dû peser. Ce transfert qui conduit Freud, quand il apprend que sa femme était enceinte, à écrire à Fliess (lettre n° 32 du 20-10-95) : « Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je donnerai à mon prochain fils le nom de Wilhelm ! S'il devient une fille, elle se prénommera Anna. » On voit poindre là les effets futurs du signifiant bisexualité. Ce sont les fruits amers du délire fliessien transmis à Freud, qui fait avec Anna comme s'il était un père qui se prend pour un père. C'est-à-dire l'Urvater « inventé » dans *Totem et Tabou*, ayant accès à toutes les femmes et n'en laissant aucune aux fils. On ne peut ignorer le frein qu'a constitué pour l'épanouissement d'Anna cette relation de possession, ni négliger les effets pour le développement de la psychanalyse, en particulier pour l'étude de son histoire. La censure et le caviardage des lettres de son père n'étant qu'une des multiples actions de la répression qu'elle a exercé sur les archives du freudisme. Mais ne peut-on pas y voir la trace du retour vengeur de l'idéalisation ?

Il y aurait sans doute à dire sur cette histoire de la jeune couturière, histoire de fil et d'aiguille, et de manque de matériaux..., et sur les relations qu'entretiennent les femmes avec ce «...voile immatériel, mais non point irréel...qui s'interpose entre la femme et elle-même... » pour reprendre l'avant-propos de Serge André à son livre.

Mais je conclurai par une autre histoire d'étoffe. Celle-ci concerne la fille Anna Freud, elle est rapportée par Sylvie Sésé-Léger qui conclut ainsi son article déjà cité : « Au soir de sa vie, Anna avait accompli son destin de vestale. Elle s'endormit pour toujours, enveloppée dans le grand loden de Sigmund qu'elle avait remis à sa taille. Désormais entre le père et la fille, le féminin comme énigme demeurerait captif. » On peut se demander si ce cocon de la nymphe n'était pas un linceul, à écrire alors comme l'Un seul, pour cette femme sans homme, cette femme restée la fille du père.

\* Texte revu et corrigé d'une intervention faite à Lyon le 16 Décembre 2000 à l'invitation de Claude Maritan qui anime avec Martine Mahinc et Jacques Monchal un séminaire sur le thème « Masculin Féminin » dans le cadre des activités de la Société de Psychanalyse Freudienne.

Notes :

<sup>1</sup> Geneviève Baurand qui a relu ce texte pour la revue note que le concept de bisexualité est à nouveau interrogé aujourd'hui à propos de la clinique des homosexualités. (cf. les revues *La Clinique Lacanienne* et *L'Unebévue*).

<sup>2</sup> Cette tentative de vouloir représenter dans l'espace cette figure des « deux mains gauches » est évidemment une gageure. En effet avoir deux mains gauches pour un sujet, c'est forcément avoir deux fois la même main gauche. Ce qui est un non-sens, ou plutôt un *nonsense* comme disent les Anglais. Une proposition qui aurait plu à Lewis Carroll et qui ne peut qu'ex citer la curiosité du psychanalyste...

<sup>3</sup> C'est Max Schur le chirurgien de Freud qui rapporte dans *La mort dans la vie de Freud* que cette expression de « bi-bi » a été utilisée dans cette lettre puis caviardée par les éditeurs (cité dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*).

Bibliographie :

Serge André, *Que veut une femme ?*, Coll. Essais, Ed. du Seuil, octobre, 1995.

Pierre Férida, « D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse » in « Bisexualité et différence des sexes », *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 7, NRF Gallimard, printemps 1973.

Wilhelm Fliess, « Masculin et Féminin » in « Bisexualité et différence des sexes », *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 7, NRF Gallimard, printemps 1973.

Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Coll. Idées, NRF Gallimard, 1962.

*La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris 1956.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » in *La naissance de la psychanalyse*. Préface d'Ernst Kris.

*L'interprétation des rêves*, PUF, Paris 1967.

« La féminité », XXXIII<sup>e</sup> conférence, in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, coll. Folio/Essais, Gallimard, 1984.

« Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » in *La vie sexuelle*, PUF, Paris 1969.

Sous la dir. de Pierre Kaufmann, *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Ed. Bordas, Paris 1993.

Serge Leclair, « Esquisse d'une théorie de la différence des sexes » in *Demeures de l'ailleurs, Ecrits pour la psychanalyse*, tome 1, Ed du Seuil, Ed. Arcanes, 1996.

Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, 1997.

Sylvie Sésé-Léger, « Sigmund et Anna : le pas du féminin » in *Femme aux secrets*, Sigila, revue transdisciplinaire franco-portugaise sur le secret, n° 6, Gris – France, automne - hiver 2000.